

# AGOODJIE, LES FEMMES GUERRIERES DU DAHOMEY.

JEAN YVES ANEZO.

11/04/2018. MUSEE VODOU STRASBOURG

## I/ SOURCES HISTORIQUES.

### **1. Les références de l'antiquité :**

L'origine étymologique du mot « amazone » qui apparut dans l'Iliade d'Homère reste encore incertaine. Les grecs eux-mêmes n'en sont pas sûrs. Le mot signifierait « privée de sein » mais d'autres pensent que le mot signifierait « femmes à fortes poitrines »<sup>1</sup>. Etrangement, les représentations iconographiques des amazones, sur les vases notamment, ne montrent pas de femmes amputées d'un sein.

Les grecs pensaient que ces envahisseuses, qu'ils avaient eu à combattre dans un passé mythique venaient d'Asie mineure. Alain Bertrand rappelle que selon Strabon, ce mythe ne distingue pas ce qui vient de la fable de ce qui vient de la réalité<sup>2</sup>.

Le grand spécialiste de la mythologie grecque Robert Graves<sup>3</sup>, pense que l'étymologie arménienne, qui signifie « femme de la lune », est celle qu'il faut retenir, car elle fait un lien direct avec les cultes matriarcaux dédiées aux divinités de la lune, dont les prêtresses étaient armées (Athéna, Artémis).

Plus tard, au premier siècle avant J.C. Diodore de Sicile décrit des amazones libyennes dont le territoire s'étendait à l'ouest de l'Egypte, en Afrique du Nord, et qui demeure là encore, du domaine du mythe.

La terreur que le mythe des amazones inspirait aux grecs (dont la société était désormais basée sur un patriarcat farouche), viendrait de la crainte innée que leur inspirait un éventuel retour aux valeurs du matriarcat premier de l'histoire humaine. Les grossesses et les enfantements d'essence divine et magique puisque mystérieux, auraient donné au matriarcat tout son sens, avant que les hommes ne finissent par y découvrir leur rôle et leur responsabilité...

La littérature contemporaine abonde pour justifier, grâce au mythe des amazones, toutes sortes de thèses d'influences politiques, s'appuyant ou réfutant la référence à l'hypothétique passé matriarcale de toute l'humanité énoncé en 1861 par Johann Jacob Bachofen<sup>4</sup>.

### **2. Les guerrières du Dahomey :**

L'appellation en langue fon des femmes armées du Dahomey viendrait du tam-tam joué après la victoire des fon contre les Ouéménou<sup>5</sup> nommé « agoo djie », qui signifie « prenez garde » ou « attention à moi »<sup>6</sup>. Les soldats et les officiers masculins les appelaient Mino : nos mères.

Les sources historiques sont nombreuses à leur sujet, car les démonstrations des agoodjie frappèrent les esprits des futurs colonisateurs. Parmi eux, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, on trouve des aventuriers, des émissaires diplomatiques, des commerçants, des militaires, hollandais, anglais, allemands, portugais et français, et bien sur des missionnaires, tant catholiques qu'anglicans. Les témoignages bien que très influencés par l'état d'esprit de l'époque et les objectifs « civilisateurs » des visiteurs blancs, restent des sources exploitables historiquement. Les sources autochtones qui ont dépassé la seule transmission orale, sont également riches.

A ce jour, l'histoire des agoodjie est bien la seule, si on la compare au mythe des amazones, à bénéficier de sources incontestables détaillant et témoignant de leur existence.

### **3. Autres figures mythiques ou réelles :**

On pourra citer pour mémoire : les Walkyries, les « amazones » qui donnèrent leur nom au grand fleuve d'Amérique du sud, les femmes celtes de l'estuaire de la Loire et de l'île de Sein, celles de Wlasta en Bohême, Nous pourrions au plus proche de nous, faire référence à Jeanne d'Arc, à Jeanne Hachette, à la représentation allégorique de la république, à nos résistantes, etc...

Doit-on, pour autant, toutes les ranger aux rangs des amazones ?

### **4. Traits communs et différences entre amazones antiques et femmes guerrières du Dahomey.**

Les principaux traits communs touchent aux valeurs guerrières de ces femmes qui apprenaient le combat, la souffrance et aussi à transmettre l'effroi.

Les différences sont bien plus fortes pour nous et marquent une rupture nette entre les Amazones antiques et les femmes guerrières du Dahomey pour une raison non négligeable : les agoodjie ne sont pas un mythe. Si on se range à la définition que nous en donne Mircea Eliade<sup>7</sup> « ...le mythe est considéré comme une « histoire vraie », parce qu'il se réfère toujours à des réalités. », l'histoire des agoodjie reste encore du domaine de l'histoire et du factuel, même s'il se pourrait bien qu'elle soit un mythe en devenir.

## **II/ POURQUOI JE N'USERAI PAS DU TERME « AMAZONE » POUR PARLER DES GUERRIERES DU DAHOMEY ?**

Hormis les différences d'ordre « techniques », les unes étaient cavalières, les autres pas. Les unes utilisaient des haches, des lances, et se protégeaient de boucliers, les autres utilisaient des tromblons, des rasoirs géants, des massues et des machettes et n'utilisaient de boucliers qu'à la parade.

Les unes venaient peut-être d'Asie centrale ou de lieux de cultes voués aux déesses-mères, les autres étaient africaines, de toutes conditions, transformées en soldates dès leur plus petite enfance pour un grand nombre d'entre elles. Elles vénéraient le vodou et le roi tout-puissant, dont la figure infiniment masculine n'est plus à démontrer.

Ce qui définit les amazones depuis l'antiquité, c'est leur libre arbitre. Le choix consenti de société de femmes guerrières qui procréaient en se servant d'hommes qu'elles avaient vaincus.

Les agoodjie, elles, étaient loin d'avoir librement choisi ce qu'on leur imposait, (nous le verront par la suite) et toute procréation ainsi que le plaisir qui va avec, leur étaient interdits, sous peine d'encourir des peines allant jusqu'à la mort. Elles ne constituaient donc pas une société féminine libre, mais un corps d'armée comme les autres ; créé, organisé, entretenu par la puissante volonté, éminemment viril d'un Roi-dieu, servant uniquement ce dieu vivant et ce qu'il symbolisait, qui leur prenait tout.

Ce seul point, me suffit à penser que les agoodjie sont loin d'être des amazones telles que la pensée occidentale les a construites, mythifiées, fantasmées au fil des millénaires. De plus, leur réalité récente par rapport à leurs homologues supposées de l'antiquité, doit les éloigner du mythe et du phantasme ; et, par cela sans doute, protéger leur histoire et donc leur mémoire en ne se rapportant qu'aux faits.

Nous avons comparé les agoodjie aux amazones au travers du prisme des références que nos pères étaient seuls en mesure d'établir comme modèles, dans leur soif de conquêtes, tant territoriales que religieuses, conditionnés par leurs intérêts économique-politiques, leur éducation blanche, chrétienne et patriarcal.

L'amazone n'est-elle pas connotée dans les esprits contemporains, comme une jolie guerrière aux formes élancées, dont l'uniforme laisse apparaître des courbes gracieuses ? Ou bien comme des viragos barbares mi-effrayantes, mi-excitantes, qui terrasseraient quasiment en dansant, une armée d'hommes subjugués ? Il suffit d'en regarder les représentations. Elle est rebelle, sanguinaire et vindicative, mais n'exprime-t-elle pas les caractéristiques d'une femme prête à tout, libre de son corps et de sa vie ? Ces amazones imaginaires - Faut-il le rappeler ? - ne correspondent pas à la réalité des agoodjie.

Aujourd'hui, je pense que nous devrions corriger cette vision des femmes soldates du Dahomey, en la confrontant à la réalité, sans aucun autre apport issu de l'imaginaire. Cela sans doute leur rendrait honneur. De ce fait, nous pourrions sortir des schémas, des caricatures, de l'utilisation de ces femmes à dessein, pour prouver la supériorité ou l'infériorité de tel ou tel modèle de civilisation, d'ethnie, de race, de sexe.

C'est pourquoi, vous ne m'entendrez pas les appeler « amazones », mais « femmes guerrières » ou « agoodjie ».

## **III/ SUR L'HISTOIRE DU DAHOMEY.**

### **1. Le Dahomey.**

Ce pays dont l'histoire constitutive s'appuie sur quelques mythes fondateurs, est mieux connue depuis le deuxième quart du XVIIIe siècle car suffisamment documentée.

Il se situe dans la partie centrale du Bénin actuel avec pour capitale la ville royale d'Abomey.

Ce sont les fon qui dirigent l'état sous le joug d'un roi-dieu, qui fait comme devise du royaume : « *Faire le Dahomey toujours plus grand* » ...

Cette devise a bien été mise en application dès le XVIIe siècle sous les royautés de Dako (autour de 1620/1625 à 1640/1650 puis de Ouegbadja 1640/1650 à 1680/1685).

Les rois suivants ne dérogeaient pas à la règle et s'engagèrent dans une vraie politique expansionniste, dans toutes les directions et jusqu'à l'océan. Cette politique eut comme conséquence de créer de « fidèles ennemis » au royaume (règnes de Ghézo et Glélé) tels à l'est, les Yorubas de l'empire d'Oyo dans l'actuel Nigéria, puis ceux d'Abéokuta, nombreux et bien équipés, bien soutenus au XIXe siècle par les anglais. Les Ewé à l'ouest, vers le Togo actuel, les Ouéménou sur les rives de la rivière Ouémé, à la marge du royaume de Porto-Novo, soutenu par les français au XIXe siècle. Le royaume de Ouidah (Agadja, 1727), les Ouatchi aux alentours de Lomé, et même les Ashantis qu'ils combattirent en 1764 sous le règne de Tègbéssou...

## **2. Les rois.**

Ce royaume n'aura duré que trois siècles.

### **XVIIe**

Dako, 1620/1625 à 1640/1650.

Ouegbadja, 1640/1650 à 1680/1685.

Akaba, 1680/1685 à 1708.

### **XVIIIe**

Agájà, 1708 à 1740.

Tègbéssou, 1740 à 1774.

Kpengla, 1774 à 1789.

Ago gló, 1789 à 1797.

### **XIXe**

Adandozan, 1797 à 1818.

Ghézo, 1818 à 1858.

Glélé, 1858 à 1889.

Béhanzin, 1889 à 1894.

Agoli-Agbo, 1894 à 1900.

## **3. Caractéristiques générales du royaume.**

Le royaume selon l'histoire orale est fondé par les fils de la panthère : les agassouvi<sup>8</sup>. Installés à Abomey les rois dirigent un peuple d'abord constitué de Fon. Le caractère expansionniste de la politique menée par le pays l'oblige à se constituer une solide armée. Mais, pour trouver les ressources nécessaires à cette politique les relations commerciales vont devoir se tourner vers l'extérieur.

« *Le Dahomey s'est donné les moyens de ses ambitions : ... s'appuyant sur une idéologie nationale qui assimile l'intérêt de la dynastie à celui du pays*<sup>9</sup>.

La constitution d'un état puissant et l'organisation d'une armée bien équipée imposera de façon opportuniste le commerce des esclaves dès que les blancs auront organisé la traite atlantique vers le nouveau monde. Ces esclaves seront troqués contre des marchandises manufacturées et surtout pour des armes.

Les razzias qui ne servaient autrefois qu'à fournir des esclaves en sacrifices aux « rois-dieux » pour qu'ils soient assurés dans l'au-delà, d'une vie à la hauteur de leur rang et de l'état du Dahomey, finirent par fournir suffisamment d'individus pour alimenter la traite.

Les peuples alentours : Mahi au nord, Anago et Yoruba à l'est entre autres, fournirent en tribut de guerre, les contingents d'esclaves les plus importants.

Toutes les vies, toutes les richesses, tout ce qui occupaient les territoires appartenant au Dahomey, appartenait à la seule personne du roi. Plus le royaume du Dahomey s'étendait et s'enrichissait, plus la personne du roi s'enrichissait.

## **IV/ HYPOTHESES DES ORIGINES.**

### **1. 1<sup>er</sup> hypothèse : Les chasseuses d'éléphants.**

Une certaine tradition orale fait des *Gbeto*, les chasseuses d'éléphants au service de Ouegbadja, les ancêtres des femmes guerrières. Mais c'est bien plus tard que ces chasseresses furent décrites avec précision, par l'entomologiste Alfred Skertchly qui se rendit dans le pays pendant le règne du roi Glélé (1858-1889).

Au début des années 1890 le corps des gbeto fut dissous, faisant suite à l'extermination des éléphants dans le pays.

## **2. 2° hypothèse : Ahangbé l'unique reine guerrière du royaume.**

Une autre tradition orale fait remonter la création des agoodjie au règne d'Akaba dont la sœur jumelle Ahangbé régnait avec lui, respectant la tradition fon qui veut que les jumeaux soient respectés l'un et l'autre de la même manière quel qu'en soit le sexe. Il en va ainsi des rois comme du commun.

Après la mort d'Akaba (variole) en 1708 dirigeant sont armée contre les Ouéménou, sa jumelle aurait prit la direction des troupes et les conduisit à la victoire.

Les Ouéménou font état dans leur tradition orale d'une compagnie de guerrières dirigées par Ahangbé, qui massacrèrent la plupart des hommes et esclavagèrent de nombreuses femmes. Cette histoire, qui se perpétue dans les familles de générations en générations, aujourd'hui encore, est relatée avec effroi.

Après trois mois de régence et sa démission, son jeune frère prit les commandes du royaume sous le nom d'Agàjà (1708-1740) et resta dans les mémoires comme l'un des plus glorieux rois du Dahomey.

## **3. 3° hypothèse : Gémellité, dualisme dans l'organisation du royaume.**

Selon Alpern<sup>10</sup>, « Il se pourrait que les jumeaux Akaba-Ahangbé aient été à l'origine d'une des institutions les plus extraordinaires du Dahomey, à savoir le dualisme qui se répandit dans différents domaines de la vie et servit peut-être d'élément fondateur du corps des amazones. »

En effet chaque ministre, chaque grand dignitaire, y compris militaire, avait une « doublure féminine ». Le trésor du royaume et ses finances étaient contrôlés par des femmes dont la mère du roi ou sa première épouse en personnes.

Cependant, il n'est pas certain que cette organisation se soit mise en place dès le règne des jumeaux puisque nous n'en retrouvons traces par des témoignages que depuis le règne de Ghézo (1818-1858).

## **V/ CONSTITUTION DES TROUPES DE GUERRIERES**

### **1. Femmes gardes du palais et du roi.**

Les épouses du roi ne se contentaient pas au XVIIIe S de le protéger à l'aide de ses parasols\*.

Agàjà dans un courrier datant de 1726 adressée à George 1<sup>er</sup> roi d'Angleterre, évoque comme l'une des attributions de ses femmes le port de ses armes dans les défilés militaires... Etaient-elles envoyées, comme le faisait les rois de Ouidah, dans certaines razzias, fortes de leur immunité, puisque nul ne devait, ni les toucher ni les regarder sous peine de mort ?

Il est certain qu'elles composaient la garde du roi, puisque chez les rois fon seul le roi pouvait occuper le palais. Seul élément masculin ? Pas tout à fait puisque le roi était servi par deux grands serviteurs eunuques : le Tononou, « ministre des résidences royales, chef redouté et absolu de la maison du roi »<sup>11</sup> et le Kangbodé...

Commerçant et agent du gouvernement français établi en Afrique de l'ouest pendant 30 années dont quelques années à Ouidah, Pruneau de Pommegorge écrit en 1789 le premier livre français d'importance consacré au Dahomey. Il y écrit que les épouses royales de Tègbéssou (1740-1774) sont organisées militairement. Par la suite les témoignages abondent notamment lors des guerres contre les Yorubas de l'empire d'Oyo au cours desquelles les femmes servaient de tribut de guerre.

\* *Habitude datant de 4000 ans, bien ancrée dans la tradition africaine puisqu'elle était en cours déjà dans l'Egypte antique, tardivement accaparée par les grecs, elle traversa d'est en ouest vers le Mali d'abord puis vers les autres états de la région dont le Dahomey.*

### **2. Ouidah 1729 (Agàjà) : Premières traces avérées à la guerre.**

On peut supposer qu'un pas a pu être franchi, passant du rôle de gardes à celui de guerrières, scellant à jamais le sort des femmes du roi puis de toutes celles qui furent enrôlées à l'avenir.

En 1729, Agàjà rassemble une armée pour se venger d'une première défaite contre Huffon, le roi de Ouidah, conseillé par le commandant du fort britannique Charles Testefolle. Pour palier au manque d'hommes, il engage des compagnies de femmes en arrières garde.

Face au nombre imposant et à l'effet de surprise, les troupes de Huffon cédèrent au découragement, ce qui permit la victoire des fon. Pour l'anecdote, Testefolle le bien nommé, perdit sa tête après avoir été couché sur le ventre, lacéré aux membres et au dos avec des lames tranchantes et, selon W. Snelgrave dans son ouvrage<sup>12</sup> : « *versèrent dans ces plaies un mélange de jus de citron, de sel & de poivre...* » ...

### **3. 1727 : Témoignage de Ringard de Nantes.**

En 1727, le sieur Ringard, capitaine de navire négrier Nantais, témoigne qu'un commandant lui a rapporté que les troupes d'Agájà envahissent le territoire du royaume de Ouidah avec une armée suivie de femmes et d'enfants. Rien ne dit qu'elles fussent armées mais personne ne prétend le contraire non plus.

## **VI/ RECRUTEMENT DES GUERRIERES.**

Qui étaient-elles, ses filles ou ses femmes que le destin élevait au rang d'êtres quasi-sacrés, mais vouées à la mort au service du royaume ?

### **1. Les femmes du roi<sup>13</sup>.**

Toutes les agoodjie se trouvaient être considérées comme les femmes du roi. C'est pour cette raison qu'elles faisaient vœux d'abstinence sexuelle puisque seules épouses du roi. Mais certaines d'entre elles avaient été mères avant d'être embrigadées, et parfois même se trouvaient enceintes juste avant qu'on ne les prennent au service du roi. Elles accouchaient donc au palais ou au lieu d'encasernement. Leurs filles rejoignaient les rangs des guerrières<sup>14</sup>...

Sacralisées elles aussi, craintes et respectées dorénavant par les hommes et par le reste des populations.

### **2. Filles ou femmes offertes.**

Pour quelques unes d'entre-elles, il s'agissait de filles vierges choisies parmi les familles de haut-rang. D'autres étaient offertes en gage de dévotion au roi par des familles dont les filles étaient nombreuses. Selon ce que la tradition orale rapporte, les filles et femmes délinquantes, rebelles, volages, ou adultères, ou tout simplement dont on souhaitait se débarrasser, partaient les premières ; parce qu'on ne les supportait plus, ou tout simplement encore, pour ne plus avoir à les nourrir.

Hélène Almeida-Topor émet l'hypothèse qu'il est possible aussi qu'on se soit débarrassé de femmes qui contestaient les usages anciens, réduisant au silence les éléments subversifs parmi les femmes, en précisant qu'on ne peut en apporter aucune preuve tangible<sup>15</sup>. On pourrait bien sur se demander, pourquoi les éléments subversifs masculins ne subissaient pas le même sort ?

On peut s'imaginer ce qu'elles devaient ressentir en quittant à jamais leurs familles, leurs villages, leurs amis...

### **3. Volontaires.**

Les filles et femmes volontaires, qui honoraient leurs familles en rejoignant les troupes du roi, avaient le droit de résider dans leurs familles en temps de paix. Cela présentait un avantage considérable en conférant aux familles concernées une aura de respectabilité et de crainte de la part des autres membres de la communauté. Elles étaient dotées de prérogatives de justice, d'espionnage, et exécutaient les châtements réservés aux sacrilèges, soit envers les vodou, soit envers le roi. On imagine les contraintes imposées aux membres des autres familles qui devaient faire preuve des plus grandes précautions en croisant ses épouses sacrées du roi, qu'il ne fallait ni toucher ni même regarder...

### **4. Tirage au sort.**

Des représentant du roi passaient dans les villages tous les trois ans et procédaient à un tirage au sort. Il est possible, sans que cela soit prouvé, que cette méthode ait permis de palier aux réticences des familles ou de communautés entières, qui rappelons-le, tombaient sous le joug des fon et ne devaient pas toujours être enclines à donner ainsi leurs filles. Les devins durent être bien souvent sollicités pour conjurer le sort et s'accorder la faveur des vodou, afin que les filles restent aux villages, près de leurs mères, de leurs pères, frères et sœurs et de leurs futurs époux.

## 5. Les esclaves.

Mais, le plus gros du contingent était composé d'esclaves. Après les guerres et les razzias, on enlevait hommes, femmes et enfants. Les mâles étaient vendus aux marchands d'esclaves tandis que la plupart des femmes étaient esclavagées à des fins domestiques ou rejoignaient les rangs des agoodjie. Ironie du sort, des esclaves étaient offertes aux guerrières pour les servir : travaux de portage, travaux agricoles qui les nourrissaient et travaux d'entretien du quotidien.

Les esclaves domestiques récalcitrantes ne tardaient pas aussi à rejoindre les guerrières du Dahomey.

## 6. Femmes sacrées.

Le caractère sacré des agoodjie, le respect, et la crainte qu'elles inspiraient, sonnent pour une majorité d'entre-elles comme un rachat. En revanche, ce caractère sacré dû à leur qualité de femmes du roi-dieu, ne doit pas faire croire qu'elles allaient, petites filles, adolescentes ou femmes, se donner corps et âmes, librement, dans la joie et la bonne humeur.

Avant que leur conditionnement militaire ne fasse effet, elles devaient sans doute avoir conscience d'avoir tout perdu de leur passé, que celui-ci n'aurait plus jamais aucune valeur, qu'on leur imposerait une nouvelle identité jusqu'à la mort... Cela ne pourrait-il pas expliquer quand même aussi, leur abnégation et leur indifférence à mourir ?

## VII/ GUERRIERE : UNE NOUVELLE VIE.

### 1. Le célibat.

Le bannissement ou la peine de mort menaçaient les guerrières qui ne respectaient pas leur devoir impératif d'abstinence sexuelle. Ces exécutions étaient rares et se faisaient à l'abri des regards, en secret, sous la responsabilité des femmes officières.

On peut noter comme Alpern, pour les voix moralisatrices qui s'élevèrent déjà à l'époque, que dans le même temps, les femmes anglaises étaient pendues en publique, parfois pour un simple vol et qu'après 1789 en France, on décapitait à la guillotine, hommes et femmes sans distinction, sur les places publiques. Quelques unes, choisies pour leurs charmes, étaient libérées de ce vœu pour recruter les soldats dans les villages... Par petits groupes elles partaient. L'une d'entre elles séduisaient les garçons de passage tandis que les autres se tenaient prêtes, dissimulées, à bondir sur leurs victimes masculines pour les contraindre à devenir soldats en guise d'expiation de leur forfait...

D'autres qui s'étaient illustrées au combat étaient « offertes » comme épouses à certains sujets appréciés du roi.

Mise à la retraite les agoodjie qui y parvenaient, toujours « femmes du roi », continuaient à être entretenues par le roi.

### 2. Scarifications. Excision.

Pour toutes les filles et femmes qui avaient été incorporées en tant que prise de guerre, on peut supposer qu'elles portaient les scarifications de leurs groupes et sans doute parmi elles certaines étaient excisées. En Haïti des commerçants d'esclaves et des témoins, décrivent des femmes venant du golfe de Guinée dont les sexes étaient particulièrement voyants.

Il semble que les femmes fon se pratiquaient elles-mêmes dès le plus jeune âge, l'élongation des lèvres et du clitoris de sorte de se garantir un plaisir sexuel accentué.

De la même manière certaines femmes étaient marquées de 81 scarifications chéloïdes sur chaque face interne de leurs cuisses, cherchant ainsi selon Herskovits<sup>16</sup>, à faciliter l'excitation sexuelle laquelle aurait favorisé les grossesses, tant une femme sans enfant était inconcevable.

### 3. Casernement.

Elles vivaient dans des palais royaux. Les plus connus se situent à Cana à une dizaine de kilomètres d'Abomey et dans la capitale même sous le nom de Singboji. Derrière l'enceinte étaient réparties un ensemble de cases dont celles qui pouvaient accueillir le roi mais aussi des ateliers, des entrepôts, des temples et des autels, des bâtiments pour le bétail et même des tombeaux.

De vastes cours servaient aux entraînement qui se pratiquaient également à l'extérieur du palais (Notamment dans les forêts d'épineux).

#### **4. Entraînement, travail.**

Bien que les observations des témoins occidentaux de l'époque fussent dénaturées par leur dédain à l'égard des peuples noirs, tous s'accordent sur l'ardeur, le courage et les qualités de guerrières des agoodjie.

Elles s'entraînaient à la douleur en rampant sur des épines, en sautant des haies épineuses de plusieurs mètres. Elles couraient, luttaient, s'entraînaient efficacement au tir où elles excellaient.

Leur condition physique était remarquable. Embrigadées pour le roi divin et la nation, on les fanatisait pour qu'elles ne lâchent jamais rien dans la bataille. Gare à celles qui revenaient après avoir reculé ou fuit, ou qui avaient été mises en déroute sans vrai combat.

#### **5. Vêtements, parures, armement.**

Les vêtements étaient variables selon l'utilisation. A la parade, tuniques à rayures verticales bleues et blanches. Les tenues d'apparat étaient différentes et colorées et variaient selon les unités qui se présentaient.

Quand elles combattaient, les agoodjie portaient des tuniques grises tachées de sang séché, des écharpes blanches parfois. D'autres on décrit des pagnes de raphia. Les descriptions sont variables et plus ou moins détaillées selon les époques.

Elles se paraient des crânes, des scalps ou des mâchoires de leurs ennemis, attachaient à leurs ceintures de nombreux gris-gris sensés les prémunir de la mort et des blessures, des amulettes offertes par le roi, des clochettes en fer. Certaines avaient des colliers et des bracelets de perles de verres et de corail, des anneaux de fer et de laiton. Les grandes officières portaient des cornes en argent ou en or. De nombreuses sortent de chapeaux pouvaient orner leurs têtes. Les archères portaient au bras gauche une protection en ivoire.

Elles se mettaient en marche vers la bataille, munies de mousquets à silex, de tromblons et de machettes. Leur arme la plus redoutable était une sorte de rasoir à l'europpéenne, long de 70 cm qui s'ouvrait grâce à un puissant ressort et qui, de sa lame tranchante pouvait couper un homme en deux... Elles maniaient leurs lourdes massues et leurs lances avec habileté.

Dans leur équipement de campagne se trouvait une cordelette pour entraver les prisonniers et un linceul pour qu'elle soit enterrées dignement tout de suite après la bataille dans la terre du Dahomey.

#### **6. Récompenses.**

Toutes sortes de récompenses pouvaient être distribuées aux guerrières qui s'étaient illustrées à la bataille. Ainsi les témoins purent observer des médailles en argent que le roi frappait à l'effigie de son symbole (Eléphant pour Ghézo).

Le roi distribuait également des colliers de perles et de corail, du rhum, des tissus, du tabac. Le plus souvent elles étaient gratifiées de cauris, qui étaient la monnaie en cours. Cette gratification était distribuée notamment pour les récompenser des captifs ramenés au roi.

Les têtes des ennemis tranchées à la bataille, étaient données au roi tandis que certaines guerrières très valeureuses pouvaient s'en voir accorder. Plus généralement on les autorisait à en garder le scalp pour orner leurs ceintures.

Les rois distribuaient solennellement des gris-gris aux agoodjie qui se trouvaient ainsi protégées de la mort, ou plutôt selon Hélène Almeida-Topor<sup>17</sup>, se voyaient grâce à eux, embarquées directement vers le pays de Mawu et les villages de leurs ancêtres, assurant de cette façon à leurs âmes une éternité paisible immédiate, sans errance préalable.

### **VIII/ LES GUERRES.**

#### **1. Les effectifs<sup>18</sup>.**

Nous allons reprendre le tableau d'Hélène Almeida-Topor, qui se base sur les témoignages de visiteurs ayant établi des chiffres approximatifs s'étalant de 1845 à 1890. Sur les périodes précédentes les chiffres ne sont pas absolument fiables mais on parle de 500 à 2 000 femmes.

DATES	EFFECTIF ESTIME DES GUERRIERES	EFFECTIF ESTIME DE L'ARMEE	SOURCES
1845	6 000/8 000	-----	DUNCAN
1849-1850	5 000	-----	FORBES ET BEECROFT
1851	6 000	16 000	TOWNSEND
1856	5 000	25 000/30 000	VALLON
1856	4 000	9 000/10 000	REPIN
1862	10 000	50 000	ENSCHOTT
1863	5 000	-----	WILMOT
1863	2 500	10 000	BURTON
1873	3 000	-----	LAFITTE
1890	3 000	10 000/11 000	CHAUTARD

## 2. Officiers, officières.

Tout comme les ministres, chaque officier de l'armée était doublé par une officière. Les plus gradées se trouvaient au sommet de l'état.

MINISTRE HOMME	ATTRIBUTIONS	HOMOLOGUE FEMININE	ATTRIBUTIONS
<i>Migan</i>	1 <sup>ER</sup> MINISTRE ET BOURREAU PRINCIPAL	<i>Gundeme</i>	DIRIGE L'AILE GAUCHE DE L'ARMEE EN TEMPS DE PAIX
<i>Meu</i>	2d MINISTRE ET PERCEPTEUR GENERAL	<i>Yewe</i>	DIRIGE L'AILE DROITE DE L'ARMEE EN TEMPS DE PAIX
<i>Gau</i>	GENERAL COMMANDANT EN CHEF DES BATAILLES	<i>Khetungan</i>	DIRIGE L'AILE GAUCHE DE L'ARMEE EN TEMPS DE GUERRE
<i>Kpossu</i>	SECONDE LE MEU	<i>Akpadume</i>	DIRIGE L'AILE DROITE DE L'ARMEE EN TEMPS DE PAIX

## 3. Comment décidait-on de la guerre à venir ?

C'est bien sur, le roi, qui décidait seul de l'objectif qu'il fallait atteindre dans la guerre. Le choix de la date et des chances de succès potentiels de cet objectif étaient confirmés par les espions et les devins qui interrogeaient les vodou via la géomancie par le Fa.

Une fois que ces préliminaires avaient été réalisés, on procédait à l'élaboration et à la distribution des fétiches protecteurs.

Ensuite, les tambours de guerre se faisant écho dans tout le royaume, signalaient à tous que la mobilisation avait été déclarée.

## 4. Comportement au combat et représentations.

La règle des armées du Dahomey était l'attaque par surprise avant l'aube. Cette stratégie avait bien des failles puisque les armées ne pouvaient pas se mobiliser en silence, que les tambours de guerre résonnaient dans tout le royaume et que les espions ennemis étaient répandus sur tout le territoire et dans les villes principales.

De plus, certains rois dans des accès de colère et d'orgueil, claironnèrent haut et fort leur intention de partir en guerre. Ce fut le cas contre les yorubas et eut comme résultat un immense désastre comme nous allons le voir.

Au combat, selon les témoignages parvenus jusqu'à nous, les guerrières se montraient particulièrement déterminées, farouches et courageuses. Nous avons également vu à quel point elles pouvaient être cruelles. Lorsque dans le combat, sentant un éventuel repli, les soldats conjurés par les guerrières, ne pouvaient s'empêcher de redoubler d'efforts pour ne pas se présenter honteux devant le roi et risquer ainsi à coup sûr, de payer lourdement leur lâcheté.



En revanche, tous ceux y compris les français, qui eurent à lutter contre les armées fon hommes et femmes confondus, attestent de leur ténacité et de leur engagement.

Tout le temps de leur présence sur les champs de batailles, ces guerrières furent perçues comme de très redoutables guerrières, tant par les troupes françaises que par les troupes des ennemis héréditaires de Savi, yoruba de Oyo et d'Abeokuta, ainsi que mahi et ouéménou.

Celles qui périssaient, nous l'avons vu, retournaient le plus possible vers le territoire dahoméen pour être enterrées. Le roi organisait des cérémonies d'hommage aux morts tombés pour le royaume.

## **5. Les dents de Naga<sup>19</sup>.**

Une histoire raconte qu'une guerrière du nom de Naga arracha avec ses dents la gorge d'un missionnaire à la longue barbe lors de la bataille de Cotonou (1890), avant de mourir elle-même.

Il s'agit sans doute ici d'une légende puisqu'aucun missionnaire ne participait aux batailles. Personne n'a jamais pu attester de l'existence de cette guerrière, bien qu'un fait de guerre relate qu'une agoodjie captive trancha avec ses dents le nez d'un soldat français de l'infanterie de marine, le 4 octobre 1892.

D'autres histoires du même genre illustrent, la férocité de ces guerrières, relayées par les journaux français non sans une certaine délectation, mêlant la vision de jolies jeunes femmes sauvages, trancheuses de têtes, et intrépides jusqu'au sacrifice suprême.

## **IX/ LA FIN.**

### **1. Les grandes batailles contre les Yorubas.**

De 1726 à 1748, les fon durent s'engager contre l'empire d'Oyo qui menaçaient leur royaume. Mais les yoruba d'Oyo, très bien armés, nombreux, dotés d'une cavalerie, leur imposèrent un tribut annuel dès 1748 et jusqu'en 1820.

Tous les éléments du tribut étaient décomptés au nombre de 41, qui est au Dahomey, le chiffre sacré royal et magique, utilisé seulement par les rois et par les devins<sup>20</sup>.

### **2. 1820 la rebuffade de Ghézo.**

Comme chaque année, les émissaires d'Oyo se présentèrent à Abomey pour chercher leur tribut. Ghézo excédé les fit décapités. Les représailles punitives d'Oyo furent un échec et laissèrent le Dahomey indépendant à l'égard de l'empire yoruba jusqu'à son déclin en 1836.

Fort de ce succès, Ghézo engagea fortement ses guerrières contre les Mahi au nord du royaume pour compenser le manque d'effectifs masculins très diminués par les guerres contre Oyo.

### **3. Abéokuta, 1851, 1864.**

En 1830, l'oba yoruba Sodeke fonde la ville d'Abeokuta. Situé sur un promontoire rocheux, non loin d'une rivière, la ville va s'avérer très difficile, sinon impossible à prendre. 14 années plus tard, la ville ayant pris un essor considérable, le roi du Dahomey commence à prendre cette cité comme un rival de premier plan. Les rivalités s'exacerbent notamment à cause de la concurrence, que les deux peuples se font sur les razzias esclavagistes, puisque la production d'esclaves doit être de plus en plus élevées en réponse à la forte demande du commerce négriers de la traite atlantique.

En 1844, Ghézo s'oppose aux Egba lors de la bataille d'Imojulu et subit une terrible défaite au cours de laquelle ses divisions de guerrières sont décimées. Dès lors, celles ci passent très vite à plusieurs milliers de femmes (Cf. tableau précédent).

Deux grandes batailles opposèrent les fon à Abeokuta :

La première en 1851, se solda par une grosse défaite et des pertes humaines considérables pour les troupes de Ghézo. Averti par des émissaires anglais à la cour de Ghézo, les Egba, aidés de missionnaires anglicans, se préparèrent sans tomber dans le piège de l'attaque surprise si cher aux tacticiens fon.

Lors de la bataille et de la déroute qui s'en suivit, on compta selon la chronique, 3000 morts dont 2000 agoodjie...

En 1858, Ghézo est mortellement blessé près de Ketu.

Son fils Glélé cherchera en vain à venger son père. Comme son père il se vante de ses intentions à des missionnaires anglais qui s'empresent d'avertir leurs alliés Egba.

Le 15 mars 1864, 3000 agoodjie sont engagées pour une bataille qui ne durera qu'un heure et demi et qui se soldera là encore par une lourde défaite et une déroute cuisante.

Les rois fon ne purent jamais se résoudre à ces deux défaites contre Abéokuta. Ils se retournèrent contre les Ouéménou alliés probables des Egba. Glélé envoya vers 1882, ses agoodjie exterminer tous les hommes par éviscération une fois encore et rafler toutes les femmes et les filles qu'il enrôla aussitôt dans ses troupes.

#### **4. Guerre contre les français.**

Les guerres contre les français comme toutes les guerres contre les blancs sonnèrent le glas des royaumes africains dont le sort était de toute façon scellé sur l'hôtel de la colonisation et du partage du monde par les grandes puissances occidentales.

Les hostilités contre le royaume fon commencèrent en 1892, quand les troupes du roi Béhanzin attaquèrent une fois de plus des villages Ouéménou dans une zone revendiquée par le roi de Porto Novo allié des français. Ceux-ci envoyèrent sur l'Ouémé deux canonnières que les fon attaquèrent imprudemment.

Béhanzin met clairement les français au défi et revendique farouchement l'indépendance de son royaume.

La France déclare donc l'état de guerre contre ce petit royaume africain et envoie un corps expéditionnaire, commandé par le colonel Dodds plus tard promu général.

Ce corps expéditionnaire qui affrontera les armées de Béhanzin et les agoodjie sera à plus de 50% composé d'africains, tirailleurs et spahis sénégalais, légion étrangère et infanterie de marine, tirailleurs africains dont de nombreux yoruba.

De mars 1892 à la bataille finale qui eut lieu le 4 novembre 1892, de nombreux affrontements virent les agoodjie se battre courageusement. A la fin des combats il ne restait qu'une cinquantaine de guerrières capables de porter les armes selon le témoignage du chef de la délégation de paix du Dahomey...

#### **5. La fin du combat de Béhanzin. L'exil.**

Le roi Béhanzin capturé deux ans après sa reddition, le 15 janvier 1894, fut d'abord exilé en Martinique puis en Algérie où il mourut le 10 décembre 1906. Le discours qu'il prononça lors de sa capitulation est resté dans les annales.

### **X/ CONCLUSION.**

#### **La pub., le jardin d'acclimatation, le cirque.**

Frappé par la combativité résolue de ses troupes de guerrières qui défendirent leur patrie courageusement les français corrigèrent l'image réelle de ces femmes telle que les valeurs de l'époque les leur dictaient.

Il est facile pourtant d'imaginer ses femmes au combat, couvertes de sang, suivies par la puanteur des scalpent, des têtes et des cadavres, trainant leurs sœurs blessées, hurlant de rage. Cette réalité là est bien loin de l'image raciste, sexiste et salace dont on les a affublées. Il suffit de regarder les gravures réalisées pour les journaux et les quelques trop rares photos prises sur le tard.

L'hommage unanime que ceux qui les ont affrontées ont rapporté en France fut ainsi très déformé.

Même en Afrique, les hommages sont bien peu audibles.

Il y a sur la route des esclaves, qui mène de Ouidah aux plages d'embarquement, non loin de l'arbre aux esclaves, des statues qui nous laissent, partagés entre un rire un peu gêné et une étrange tristesse.

Dans les journaux et sur les murs s'étaient des publicités, sur lesquelles on pouvait par exemple, voir la caricature d'une guerrière du Dahomey sur un vélo, pour vanter les qualités d'une marque de pneus..., ou bien encore faisant la vedette d'une exposition « ethnographique coloniale » au jardin d'acclimatation.

Dans les grandes villes d'Europe et américaines, pour faire des spectacles colorés de cirque ou de music-hall, on prit de ci-delà quelques femmes africaines, pour la plupart sénégalaises, que l'on mit en scène comme des « Amazones ».

Les autres, les vraies agoodjie, s'éteignirent peu à peu, fiertés craintes de leurs villages, seules avec leurs terribles et héroïques souvenirs. La dernière d'entre elles mourut au Bénin en 1979.  
Un bataillon de soldates béninoises, « la compagnie des Amazones du Bénin », défila à Paris le 14 juillet 2010.

1. B. ALPERN Stanley, p. 26. *Les amazones de la Sparte noire, Les femmes guerrières de l'ancien royaume du Dahomey*. Tr. C. Owusu-Sarpong. L'Harmattan, Paris 2014. 332 P.
2. BERTRAND Alain p.2, « *La branche armée du féminisme : les amazones* », Labyrinthes (En ligne), 7/2000, mis en ligne le 20 avril 2005 consulté le 05 octobre 2016. URL :<http://labyrinthe.revues.org/742> ;DOI :10.4000/labyrinthe.742
3. Ibid., p.8
4. Ibid., p.5
5. TOKANNOU Samson, *Armée et urbanisation au Danxomé : Cas de la ville d'Abomey de 1645 à 1900. Une étude archéologique des transformations sociales et urbaines au Danxomé (Dahomey) sous l'influence des guerres*, Sarrebruck, Presses Académiques Francophones, 2014, p. 97.
6. VIDO Arthur et Marius. *Histoire des femmes du Sud-Bénin du XVIIe au XIXe siècle*. Edilivre.
7. ELIADE Mircea, p.17, *Aspects du mythe*. Paris, 1963. Gallimard. 251 p.
8. HOUSEMANN Michael. *Note sur les récits de fondation des royaumes Aja-Tado du Sud-Bénin*. Dominique Casajus ; Fabio Viti. La terre de pouvoir. A la mémoire de Michel Izard, CNRS Editions, pp. 223-248, 2012 ; Halshs-01 469933.
9. D'ALMEIDA-TOPOR Hélène, p.17, *Les amazones. Une armée de femmes dans l'Afrique précoloniale*. Rochevignes. Paris, 1984. Editions la Lanterne magique. Besançon 2016. 239 p.
10. Ibid. B. ALPERN Stanley, p. 44.
11. Ibid. B. ALPERN Stanley, p. 99
12. ROUGET Gilbert. *Le roi comme preneur et comme donneur de femmes. Problématique de la dénomination du souverain au Bénin (Alada, Abomey, Porto-Novo)*. *Journal de africanistes*. 86 :1/2016 . Revalorisation patrimoniales des sites naturels sacrés (Kenya, Ouganda, Madagascar) Etudes et recherches.
13. SNELGRAVE William, *Journal d'un négrier au XVIIIe siècle : Nouvelle relation de quelques endroits de Guinée et commerce d'esclaves qu'on y fait (1704-1734)*, Paris Gallimard, 2008.
14. Ibid. B. ALPERN Stanley, p. 58.59.
15. Ibid. D'ALMEIDA-TOPOR Hélène, p.54.
16. Melville J. HERSKOVITS, vol. I pp. 277-283. *Dahomey, an ancient West African kingdom* (2 vol.). New York, J.J. Augustin, 1938.
17. Ibid. D'ALMEIDA-TOPOR Hélène, p.80.
18. Ibid. D'ALMEIDA-TOPOR Hélène, p.216 (20).
19. Ibid. D'ALMEIDA-TOPOR Hélène, pp.158-159.
20. Ibid. B. ALPERN Stanley, p. 173.